

Les deux gloires

(Traduit de l'espagnol)

Un jour que le célèbre peintre flamand Pierre-Paul Rubens parcourait les églises de Madrid, en compagnie de ses nombreux disciples, il pénétra dans la chapelle d'un humble couvent, dont la tradition ne désigne pas le nom.

L'illustre artiste rencontrait peu de chose à admirer dans ce pauvre temple démantelé ; et, déjà il se disposait à sortir pour poursuivre ailleurs ses recherches, lorsqu'il remarqua un cadre à demi caché dans l'ombre d'une chapelle. Il s'approcha et poussa un cri de surprise.

Ses disciples l'entourèrent aussitôt en lui demandant :

"Qu'avez-vous trouvé, maître?"

Rubens, pour réponse, leur montra le tableau.

"Regardez!" dit-il.

Les jeunes gens demeuraient aussi émerveillés que l'auteur de la "Descente de Croix".

Ce tableau représentait la mort d'un religieux.

Celui-ci était très jeune et d'une beauté que ni la pénitence, ni l'agonie n'avaient pu effacer.

Il était représenté étendu sur le sol de sa cellule, les yeux déjà voilés par les ombres de la mort, une main étendue sur une tête de mort et, de l'autre main, serrant sur son cœur un crucifix de bois et de cuivre.

Dans le fond du tableau, on apercevait un autre cadre, qui semblait être suspendu à la muraille d'une cellule, au-dessus du lit d'où, indubitablement, le religieux était sorti pour mourir avec plus d'humilité sur la terre dure et nue.

Ce second tableau représentait une femme morte, jeune et belle, elle aussi, étendue dans un cercueil entouré de cierges funèbres et de noires tentures.

Nul ne pouvait contempler ces deux scènes, contenues l'une dans l'autre, sans comprendre qu'elles se peignent sa mort.

s'expliquaient et se complétaient réciproquement. Un amour malheureux, une femme morte, une désillusion de la vie, un oubli éternel du monde : tel était le drame mystérieux que l'on déduisait de l'examen des deux épisodes effrayants que renfermait cette œuvre.

Pour le reste, la couleur, le dessin, la composition, tout révélait un génie de premier ordre.

"Maître, de qui peut être cette œuvre magnifique? demandèrent à Rubens ses disciples, qui s'étaient déjà emparés du tableau.

—Il y a eu un nom écrit dans cet angle, répondit le peintre ; mais il y a très peu de temps qu'il a été effacé. Quant à la peinture, elle n'a pas plus de trente ans, ni moins de vingt.

—Mais l'auteur?

—L'auteur, selon le mérite du tableau, pourrait être Velasquez, Zurbaran, Ribera ou Murillo. Mais Velasquez ne sent pas de cette manière. Ce n'est pas non plus Zurbaran, si l'on fait attention à la couleur et à la facture du sujet. On doit encore moins l'attribuer à Murillo et à Ribera: celui-là est plus tendre et celui-ci plus sombre ; et, en outre, cela n'appartient à l'école de l'un ni à celle de l'autre. En résumé, je ne connais pas l'auteur de ce tableau ; et je jurerais même que je n'ai jamais vu aucune autre de ses œuvres. Je vais plus loin : je crois que le peintre inconnu qui a légué au monde cette œuvre sublime, n'appartient à aucune école ; qu'il n'a peut-être pas peint d'autres tableaux que celui-ci, ni n'aurait pu en peindre qui en approchassent en mérite, quel que soit l'immense génie que celui-ci décelle. Ceci est une œuvre de pure inspiration, un reflet de l'âme, un lambeau de la vie... Vous voulez savoir qui a peint ce tableau?... Eh bien, c'est le mort même que vous y voyez !

—Oh! maître!... Vous plaisantez!

—Non ; je suis sûr de ne pas me tromper.

—Mais comment concevez-vous qu'un mort ait pu peindre sa vie?

—En concevant qu'un vivant puisse peindre sa mort.

—Ah! vous croyez?...

—Je crois que cette femme, dont le corps est représenté dans le fond du tableau, était l'âme et la vie du moine qui agonise sur le sol de sa cellule ; je crois que lorsqu'elle mourut, il se crut mort lui-même et mourut effectivement pour le monde ; je crois, enfin, que cette œuvre, en plus des derniers instants de son héros et de son auteur (qui sont indubitablement une seule et même personne), représente l'état d'un jeune homme détrompé de la vie.

—De sorte que...

—De sorte que le tableau indique une date qui peut amener à le sortir de l'oubli. Nous devons chercher l'artiste inconnu et savoir s'il a exécuté d'autres tableaux."

Et en prononçant ces mots, Rubens se dirigea vers un religieux qui priait au grand autel, et lui dit avec son aisance habituelle :

"Veuillez dire au père prieur que je désire lui parler de la part du roi."

Le frère, qui était un homme d'un certain âge, se leva péniblement et dit d'une voix humble et chevrotante :

"Que me voulez-vous ? Je suis le prieur.

—Pardonnez-moi, mon père, d'interrompre vos oraisons, reprit Rubens. Pourriez-vous me dire qui est l'auteur de ce tableau ?

—De ce tableau? répliqua le moine. Je ne me souviens plus.

—Comment! Vous l'avez su, et vous avez pu l'oublier!

—Oui, mon fils ; je l'ai complètement oublié.

—Eh bien! père! dit Rubens d'un air de dédain et de mécontentement, vous avez une très mauvaise mémoire."

Le prieur se remit à genoux.

"Je viens au nom du roi! cria Rubens en colère.

—Que voulez-vous de plus, mon frère? murmura le moine, en relevant la tête.

—Vous acheter ce tableau.

—Ce tableau n'est pas à vendre.

—Eh bien donc! je veux savoir où je trouverai son auteur.

—Cela est tout aussi impossible.